

25^e Festival international du film de Toronto Chercher le film

Maurice Elia

Numéro 211, janvier–février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elia, M. (2001). 25^e Festival international du film de Toronto : chercher le film. *Séquences*, (211), 24–25.



25^e Festival international du film de Toronto

Chercher le film

Chaque année, c'est du pareil au même. Et cela s'applique à tous les festivals, surtout à ceux qui se tiennent sur terre canadienne. On se vantait autrefois d'avoir eu un film que l'autre n'avait pas eu. Joie suprême du coup de maître victorieux du coup d'envoi. Aujourd'hui, on se glorifie de l'avoir eu avant l'autre. Parce que tous les festivals finissent par projeter les mêmes films, qu'ils se passent l'un à l'autre comme une clope de mari. Le dernier palmé, le dernier chinois, le dernier *machin-chose*. Et le dernier devient, pour l'occasion, le premier. Et quand on n'a plus de quoi se vanter, on sort la bonne vieille blague de l'anniversaire : Moi, en tant que festival, ça fait 25 ans; moi, 30; moi, j'ai dépassé le cap du cinquième, c'est que je suis bon, non ?

Le Festival international du film de Toronto aura beau impressionner son public à coups d'extraordinaires statistiques (pensez donc : 775 journalistes accrédités en 1999 contre 145 à sa première année, n'est-ce pas réjouissant ?), il ne réussit qu'à imiter les techniques de toutes les manifestations du même genre. Tout le monde le fait, fais-le donc.

Heureusement, dans tout ce foutoir de grandiloquence enfantine, les spectateurs gagnent au change. Les citoyens des villes où se tiennent les festivals profitent de la présence des films dans leur communauté. Et la plupart d'entre eux se contrefichent de ces mesquines batailles d'exclusivité. Tant qu'on leur présente de grands films, des oeuvres dont ils se souviendront, il leur importe peu de savoir la différence entre *festi-vaches* et *festi-veaux*. Il s'agit simplement de *chercher le film*.

En éliminant les films passés ailleurs, ainsi que ceux dont la sortie en salles suit de près (parfois de 24 heures) leur présentation au festival (et aussi quelques films de l'épuisante section du festival

intitulée *Midnight Madness*, traditionnel petit festival FantAsia ontarien), il reste quand même, soyons chic, quelques trucs pas mal.

Nous avons entre autres choisi et vu pour vous : **Sous le sable**, **Pollock** et **Scarlet Diva**.

Sous le sable est un des derniers films de François Ozon. (Difficile de dire s'il a précédé ou suivi **Gouttes d'eau sur pierres brûlantes**, daté également de 2000, et qui lui est sans doute supérieur.) Une femme se réveille sur une plage et ne trouve plus son mari qui l'accompagnait. Elle refusera d'accepter sa mort jusqu'à la fin, le faisant revivre dans ses pensées et ses actions quotidiennes, conversant avec lui et lui demandant même conseil. Un récit bouleversant où le vide provoqué par l'absence est exploré comme une expérience totale. L'extraordinaire Charlotte Rampling exerce une telle fascination sur l'ensemble qu'on a envie de rentrer chez soi et de revoir tous les principaux films de sa carrière, à commencer par **La Chair de l'orchidée**, où sa beauté et son talent rayonnaient le plus.

Pollock est le bébé d'Ed Harris. L'acteur américain rêvait d'incarner à l'écran le chef de file de la peinture gestuelle, qui fut sensible à la notion surréaliste d'automatisme (le procédé du *drip-ping*) et donna naissance à ce qu'on appela l'*action painting*. Harris a réalisé le film lui-même et fait de Jackson Pollock une sorte de visionnaire perdu dans l'espace chaotique de ses toiles, toutes surgies d'un acte de peindre auquel le corps entier participe. Par sa maîtrise de la caméra et un montage précis, il a surmonté l'embûche qui aurait été de faire de **Pollock** un film aussi gigantesque que l'ego de son sujet, dont les peintures étaient souvent fonction de l'ampleur. Une réussite complète.

Tout le monde pourra s'entendre pour proclamer haut et fort que *Scarlet Diva*, d'Asia Argento, est la plus épouvantable des pourritures. Comme c'est souvent le cas en ce qui me concerne, je ne partage pas l'avis de tout le monde. L'actrice italienne, fille du cinéaste Dario Argento (*Suspiria* et autres), a osé se mettre en scène de façon courageuse et brutale, dévoilant à ses fans un

aspect de sa biographie dont ils soupçonnaient depuis longtemps les extravagants excès. Une caméra en constant mouvement et le désir de dégager un certain romantisme par le biais de la provocation font de *Scarlet Diva* une oeuvre inexorable et fatale où trônent, gigantesques, une beauté décadente et le goût de la mort.

Maurice Elia

PALMARÈS

25^e Festival international du film de Toronto

Prix du public : *Crouching Tiger, Hidden Dragon* (Wu hu zang long), d'Ang Lee (Taiwan)
 Meilleur long métrage canadien : *Waydowntown*, de Gary Burns
 Meilleur premier long métrage canadien : *La Moitié gauche du frigo*, de Philippe Falardeau
 Prix John Spotton pour le meilleur court métrage canadien : *Le Chapeau*, de Michèle Cournoyer
 Prix de la critique internationale FIPRESCI : *Bangkok Dangerous*, d'Oxide et Danny Pang (Thaïlande)
 Prix Volkswagen-Discovery, décerné par les journalistes accrédités au festival (ex aequo) : *George Washington* de David Gordon Green (États-Unis), et *101 Reykjavik*, de Baltasar Kormákur (Islande)

9^e Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

Des courts au loin

Venant de Montréal pour prendre part au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, dit Festival de Rouyn, le critique ou cinéaste est tout d'abord frappé par l'accueil de ce coin de pays. Moyennant 65 dollars, les cinéphiles ont la possibilité de voir en six jours 11 programmes de courts et de longs métrages. Pour 25 dollars il peuvent assister à la soirée d'ouverture. Chaque programme ou bloc, habituellement d'une durée de presque quatre heures, coûte neuf dollars. Cette année, 57 courts métrages venus des quatre coins de la planète, dont 29 films d'animation, ont été présentés en première partie de

ces « blocs », ce qui renoue avec la tradition du programme double avec courts métrages.

En soirée d'ouverture, après la projection du film-annonce tourné en haute définition par Alain DesRochers et Daniel « Podz » Grou – une joyeuse et conviviale introduction à la région jouant avec l'un de ses clichés : l'original –, *Romain et Juliette*, de Frédéric Lapierre, nous menait rapidement dans un autre registre. Le réalisateur y fait montre d'une écriture scénaristique déjà assurée, et il est admirablement servi dans les rôles du vieux couple par un Lionel Villeneuve et une Hélène Loiselle au sommet de

Romain et Juliette, de Frédéric Lapierre

